Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 45

Artikel: [Lettre]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180965

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 45. Samedi 5 Novembre 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 2 novembre 1870.

Messieurs,

Je suis navré. Et vous le comprendrez facilement : je viens de lire la *Gazette*. Une plume d'une déplorable éloquence a publié dans ce journal un premier Lausanne sur la guerre qui n'est certes pas un premier bon-sens. De grandes phrases exprimant d'étroites idées ; tel est le genre du morceau.

« Quant à Paris, ce dernier rempart de la fortune » de la France, dit la *Gazette,* dans son numéro du » 1er courant, il est inutile de se dissimuler le sort » qui l'attend. Investi comme il l'est, isolé et attaqué comme il va l'être, sa résistance n'est qu'une » question de semaines et son énergique population » qui soutiendrait un bombardement sans faiblir, » laissera tomber ses armes devant les extrémités » de la famine. »

Après ce *de profundis,* et pour relever le courage de la république, elle lui cite l'exemple du feldmaréchal Benedek qui, lors de la guerre de 1866, voyant la monarchie autrichienne se briser entre ses mains, expédia à Vienne, au lendemain de Sadowa, une dépêche ainsi conçue :

« Sire, faites la paix! »

La *Gazette* appelle Benedek un « vaillant soldat » et s'extasie sur la rondeur de cette dépêche qu'elle dit être d'une « mâle concision. »

Et continuant ses judicieux conseils, elle s'écrie dans une magnifique tirade :

« N'y aura-t-il en France aucune âme assez élevée » au-dessus des considérations d'une vaine gloire » ou d'une popularité malsaine pour faire entendre » un langage analogue à cette malheureuse nation ; » aucune voix loyale ne s'élèvera-t-elle pour dire » au pays tout entier : Vois et juge. Inclinons-nous » devant l'inexorable verdict de la fortune des ba» tailles, ou plutôt devant les insondables décrêts » de la Providence. Nous sommes vaincus; vaincus » sans espoir de revanche dans le présent.

» Ta revanche, tu l'auras un jour, sois-en sûr, » aussitôt que quelques années de repos auront » permis à la France de bander ses plaies, de re» former ses régiments, de renouer ses alliances. »

Comme on le voit, défendre la république, faire les plus grands sacrifices pour l'affranchissement et la liberté d'un peuple est une « vaine gloire ».

D'un pareil raisonnement on peut conclure que si jamais notre petite république était injustement envahie par un puissant et ambitieux monarque, ce serait « vaine gloire » que de vouloir tenter la résistance. Nous n'aurions plus qu'à nous empresser de dire avec la « mâle concision » du « vaillant » Benedek : Suisses, faisons la paix!

Mais ce qu'il y a de plus étrange dans les conseils de la *Gazette*, c'est le rôle qu'elle fait jouer à la Providence; on dirait vraiment qu'elle s'est inspirée des saintes dépêches de Versailles. Elle dit à la France de s'incliner devant les insondables décrets de la Providence, — qui veut la paix, nécessairement, — mais qui ne la veut pas pour longtemps, car elle promet à la France une bonne revanche.

Voilà donc la main divine semant la paix et la guerre ; voilà la Providence désarmant la République et forçant une capitulation qui ne sera que trompeuse pour la Prusse ; car cette même Providence aidera bientôt à la France à « reformer ses régiments et renouer ses alliances. »

« Voilà, s'écrie ensuite l'auteur du premier Lau» sanne, voilà le langage que nous désirerions voir » tenir à la France par les hommes qui se sont » répartis, entre eux onze, la direction de ses des» tinées. Il est temps, croyons-nous, de lui donner » le pain des forts, etc., etc, »

Peut-on appeler cela le pain des forts!...

Les bras me tombent.

Puis, prodiguant aux « onze » des aménités plus charitables les unes que les autres, le journal républicain leur reproche de parcourir la France en ballon.

S'il est un argument misérable, c'est bien celui-là. Honneur, au contraire, à ce courage désintéressé ; honneur à ces hommes qui n'écoutent que la voix de la patrie et qui bravent pour elle tous les dangers.

Hélas! il est bien des gens qui devraient monter en ballon pour élever un peu leurs idées.

Pour terminer, citons encore une phrase de la *Gazette, journal suisse :*

« L'histoire examinera si, en prolongeant au-delà » de toute chance de succès cette défense nationale » qui est leur seul titre à gouverner la France, ils » ne se sont pas montrés plus soucieux de la Ré» publique que de la conservation de la patrie. »

De tels arguments se passent de commentaire. Comme si en travaillant pour la République on ne travaillait pas pour la France! Qu'est-ce donc que la cause de la République, sinon celle de la liberté? et qu'est-ce que la France sans la République?...

Vingt ans de règne bonapartiste nous l'ont montré.

Il est à remarquer que deux jours après, la *Gazette* reproduisait *in extenso* et en tête de ses colonnes un article de M. Guisot, complètement opposé à celui que nous venons de citer.

En suivant une ligne de conduite aussi sage, aussi prudente, il est impossible de se compromettre : il y en a pour tous les goûts, ou plutôt pour tous les abonnés.

Veuillez, Messieurs, me pardonner cette longue lettre et croire à mon affection.

***

Les aubergistes suisses au XVI^e^ siècle.

Sous ce titre, le *Journal de Lausanne*, publié par le professeur Lanteires, vers la fin du siècle dernier, raconte ainsi la manière dont on était reçu dans les auberges de la Suisse, au XVI^e^ siècle :

« Lorsqu'on arrive, personne ne vous salue pour éviter les apparences de vouloir s'attirer des chalans, ce qui dans leur opinion serait une bassesse indigne de la gravité allemande. Après avoir longtemps frappé et appelé, quelqu'un de la maison passe sa tête au travers d'un guichet pratiqué dans la fenêtre[1], à peu près comme une tortue se montre hors de son écaille. Vous demandez alors si on donne à loger : son silence est un signe favorable; demande-t-on où est l'écurie, il vous la montre de la main, et vous êtes le maître d'arranger votre cheval à votre fantaisie, aucun valet ne vous prêtant du secours. Cependant si l'auberge est accréditée, le valet vous mène à l'écurie, mais il a grand soin de marquer la plus mauvaise place pour votre cheval, réservant les autres pour les voyageurs qu'ils attendent, particulièrement pour la noblesse.

» Si l'on se plaint, on vous répond sans hésiter, cherchez une autre auberge. C'est avec peine qu'on obtient un peu de foin dans les villes, encore faut-il le payer presqu'aussi cher que l'avoine. Lorsqu'on a soigné son cheval, on entre dans la chambre commune avec ses bottes, sa crotte, son paquet; on se déshabille des pieds à la tête; si l'on est mouillé, on fait sécher son linge, ses habits, à un fourneau entouré de bancs, sur lesquels on s'assied pour se sécher soi-même, si l'on arrive après le dîner, il faut attendre jusqu'au soir pour avoir à manger; car pour s'épargner la peine, ils ne dressent le repas que lorsqu'ils supposent que tout le monde est arrivé, de façon qu'on se trouve quelquefois quatre-vingts ou quatre-vingt-dix dans la même chambre pêle-mêle, piétons, cavaliers, marchands, bateliers, charetiers, garçons, femmes, sains ou malades; l'un se peigne, l'autre s'essuie, le troisième nettoie ses bottes ou ses souliers; toutes les odeurs, toutes les exhalaisons se font sentir, et la confusion du langage rappelle assez l'idée qu'on se forme de celle qui règnait à la Tour de Babel.

» S'il se trouve parmi cette foule un passager distingué des autres par son habillement, la gueule béante, ils le contemplent des pieds à la tête, comme on contemple un monstre de l'Afrique, et quoique à table, ils se retournent encore pour le regarder, oubliant le boire et le manger dans cette occupation.

» On n'ose rien demander lorsque l'heure indue fait supposer qu'il n'arrivera plus personne. Un vieux valet à barbe grise, tête rasée, sale et malpropre dans ses vêtements, et avec un air rébarbatif, entre dans la chambre, compte les passagers. Plus il y en a, plus on échauffe le poële; car chez eux, c'est un des points principaux d'une bonne réception que de mettre les voyageurs dans une étuve. Si quelqu'un, peu accoutumé au bain chaud, veut, pour ne pas étouffer, ouvrir une fenêtre, on vous oblige de la refermer aussitôt. Vous plaignez-vous? Vous recevez la réponse ordinaire : cherchez une autre auberge.

» Le vieux Ganimède rentre, couvre chaque table d'un linge qui pourrait servir à des voiles de vaisseau, on compte au moins huit personnes à chaque table; ceux qui connaissent les usages du pays s'assoient selon leur fantaisie; car on ne fait aucune différence. Riches, pauvres, maîtres, valets, tout est mêlé lorsqu'on est assis; le vieux serviteur revient, compte encore les convives, ressort et apporte des assiettes et des cuillères de bois, puis du pain, après quoi on passe environ une heure à attendre les mets, sans que personne ose rien demander; le vin arrive, Dieu quel vin! Par son âcreté et sa subtilité, il serait digne des sophistes. Osez-vous en demander d'autre? Ils vous regardent de travers. Répétez-vous votre demande? Alors ils vous répondent: nous avons logé tant de Comtes et de Margraves, dont aucun ne s'est plaint; vous pouvez chercher une autre auberge si vous n'êtes pas content. Les plats arrivent enfin, une soupe au bouillon ou au pois en carême, puis une seconde soupe, après laquelle viennent des viandes ou du poisson réchauffé, puis de la bouillie, après laquelle on apporte un plat plus consistant. La première faim apaisée, arrive du poisson assez passable, qu'on a grand soin d'enlever bientôt. Chaque mouvement est réglé, le temps d'être à table mesuré et fixé; ce serait une indécence impardonnable que de vouloir faire ôter un plat. L'hôte arrive enfin, il n'est ni mieux mis, ni plus propre que son valet; mais avec lui arrive du meilleur vin, et ceux qui boivent beaucoup sont distingués des autres, le vin se payant à part.

» Le bruit qui se fait alors est inexprimable: des bouffons de métier tiennent le dessus de la conversation. Leurs chants, leurs propos, leurs sauts et leurs lazzis amusent la tourbe bruyante, il est incroyable à quel point ces êtres-là sont accueillis des Suisses et des Allemands. Le repas finit enfin par du fromage : et lorsqu'il est temps de se lever, le valet arrive avec une assiette vide, sur laquelle sont tracés en craie force cercles et demi-cercles; il la pose sur la table en gardant un sombre silence; ceux qui comprennent le but de cette cérémonie sont les premiers à payer leur écot. Il observe ceux qui satisfont, et lorsque chacun a payé, s'il ne manque rien, il fait un signe avec la tête. Les gens

[1] L'interrogation allemande est *was ist das?* Et les Français dans la dernière guerre donnèrent à ces guichets le nom de *was ist das*, qui a passé ensuite à cette petite glace de chaise ou de voiture qu'on appelait à Paris le *was ist das*.